

PIERRE ASSOULINE

de l'Académie Goncourt

LE NAGEUR

récit

nrf

GALLIMARD

LE NAGEUR

PIERRE ASSOULINE

de l'Académie Goncourt

LE NAGEUR

récit

nrf

GALLIMARD

À Meryl, ma fille chérie.

« *Stehen* : tenir, se tenir, résister. »

(d'après Paul Celan)

« 2 août 1914 : L'Allemagne a déclaré la guerre
à la Russie –
Après-midi : École civile de natation. »

FRANZ KAFKA,
Journal

I

ROME

Si je le revois je le tue.

Des années qu'il le dit. De rares proches témoignent de cette colère qui n'explose qu'en privé. Pas du genre à fanfaronner, et moins encore à clamer un désir de meurtre. Rien d'une vengeance ruminée et encore moins préméditée.

Dans l'entourage et dans le milieu, on sait ce qu'il y a entre eux. Bien plus qu'un différend. Deux morts sans sépulture. Il faudrait juste éviter que les chemins des deux champions ne se croisent. L'un est miraculeusement revenu du royaume des morts, l'autre est un mort en sursis. Deux coéquipiers que la compétition a rendus rivaux. Deux adversaires dont l'Histoire a fait deux ennemis, Alfred Nakache et Jacques Cartonnet.

Depuis la Libération, ce dernier n'a eu de cesse de disparaître, puis de réapparaître et de disparaître à nouveau. Toujours en Italie, souvent de manière rocambolesque. On le signale régulièrement dans des couvents sous une fausse identité. Là-bas, c'est un fugitif. En France, un condamné à la peine capitale pour collabo-

ration. Par contumace, mais tout de même. Un temps, on croit que c'est bon, c'est fait, la police italienne l'arrête et un jour se dit enfin prête à l'extrader après bien des péripéties administratives. Mais une fois installé dans un petit avion militaire spécialement affrété par les autorités, alors que les hélices tournent, il réussit malgré ses mains entravées par les menottes à ouvrir la porte, sauter en marche, courir sur la piste comme un dératé pour se perdre dans la forêt. On perd sa trace même si on le sait caché quelque part sous une fausse identité. La police le retrouve à Foligno, près de Florence, l'écroue à la prison de Pérouse en attendant que soient accomplies les formalités d'extradition. Et il s'évapore à nouveau.

Si je le revois je le tue. Le type de promesse que l'on se fait à soi-même. Un doux dans son genre, bienveillant, maître de ses nerfs. La haine et tout ce qui s'y rattache lui sont étrangers. Même pas sûr que l'autre mérite son acharnement, ce serait faire trop d'honneur à un salaud. Mais on le comprend, Alfred. Sa colère, il l'a canalisée depuis des années dans la compétition. Ni oubli ni pardon. Il n'est pas indispensable d'être chrétien pour pratiquer le pardon des offenses. Il y a plus de noblesse dans l'indulgence que dans la vengeance. Se venger d'une offense, c'est se mettre au niveau de son ennemi. Passer outre, c'est se placer au-dessus de lui. Une offense peut-être, mais un crime ? On ne peut mettre offenseurs et persécuteurs dans le même sac.

Alfred a sa philosophie de la vie, mais nager est toute sa vie. On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve : Héraclite d'Éphèse l'a écrit pour dire que tout

est changement, tout se défait constamment, tout est en devenir permanent ; car entre sa première et sa seconde immersion, le nageur a autant changé que l'eau elle-même. Mais la rancune vengeresse ? Le mal est fait à jamais. Rien à réparer car c'est irréparable. Seules les victimes peuvent pardonner. Mais lorsqu'elles ne sont plus là ? Car c'est bien de cela qu'il s'agit : d'assassinats. Alors cessons là avec les offenses. Il n'est pas question de rancune, de ressentiment, d'amertume, mais de tout petits morceaux de temps qu'on ne se résout pas à oublier.

Si je le revois je le tue. Redoutez la violence des grands calmes. Une inquiétante vibration en émane. Que le soleil ne se couche pas sur leur colère. Une quinzaine d'années se sont écoulées depuis la fin de la guerre. Dans son paysage d'adolescent, les monuments aux morts étaient encore neufs. Ce jour-là, Alfred Nakache se trouve à Rome, dans le quartier Della Vittoria, au nord de la capitale, plus précisément au Foro Italico, un vaste complexe sportif, à l'invitation des organisateurs du Trofeo Settecolli. Ce tout jeune meeting de natation est déjà nimbé de prestige. Le nageur y tient son rang sans forcer. La foule n'est pas venue dans l'espoir d'une performance ; elle s'est déplacée pour voir et applaudir une légende vivante. Triomphe assuré. Il s'apprête à quitter les lieux pour gagner l'aéroport et rentrer en France quand une plaque aperçue à l'entrée le retient et le force à faire quelques pas en arrière juste pour vérifier qu'il n'a pas eu une hallucination. Mais non, c'est bien écrit : « Direttore della piscina – Jacques Cartonnet », inutile de savoir l'italien pour comprendre. Il se fait discret ce jour-là, le

directeur, et pour cause. Comme s'il craignait une mauvaise rencontre.

Si je le revois je le tue. Des années qu'il le ressasse intérieurement. Considérez-le comme un acte moral. Il suffirait de s'adresser à la caissière et de demander à le voir. Aller le trouver dans son bureau où il doit se terrer. Le fixer intensément du regard jusqu'à l'obliger à baisser les yeux. L'obliger à lire le numéro gravé dans la peau de son avant-bras. Regarde ce que tu as fait ! L'entendre bafouiller ses explications vaseuses. Subir ses mensonges habituels. Regarder les mains de celui qui a du sang sur les mains. Non pour le confondre, car ce serait inutile avec un être aussi dénué de sens moral, juste pour s'alléger la conscience et se décharger d'un fardeau, avant de...

Alfred en veut plus à Cartonnet qu'aux Allemands. Mon Dieu, le savoir là à portée de la main, lui qui est recherché depuis la fin de la guerre, et ne pas profiter de cette coïncidence, de ce hasard objectif, ne rien faire, rien. Son indifférence serait un crime contre la mémoire des siens. Sa femme, leur petite fille. Sauf à supposer que ce maudit Cartonnet n'est peut-être pas *vraiment* coupable. Que la conscience est tyrannique, avec ses oscillations, ses ruses et ses échappatoires ! Et si ce n'était pas lui ?

Alfred quitte le stade nautique sans se retourner. Tant qu'il y aura un doute... Si je le revois, celui qui a tué les miens... Ou que mon nom l'étouffe.

CONSTANTINE

Au commencement était le poisson. C'est dans la Genèse, pas tout à fait ainsi mais presque ; pas vraiment au début mais pas loin. Du moins peut-on lire de cette façon le passage où une analogie est dressée entre les poissons et le peuple juif afin de l'inviter à proliférer lui aussi. L'air de rien, elle a poussé les Sages à ajouter une ligne à la liste des devoirs de tout père vis-à-vis de son fils, outre la circoncision, l'enseignement de la Torah, la présentation d'une femme, l'apprentissage d'un métier... Une obligation qui ne va pas de soi : lui apprendre à nager. C'est dans un traité Kidouchin du Talmud. Car l'homme qui sait nager est actif, il se contrôle suffisamment pour refuser les tendances dans lesquelles le monde veut l'attirer ; il ne se résigne pas à la passivité du bout de bois qui flotte à la surface de l'eau à la merci des marées qui l'emportent et le déportent ; tel un poisson doté d'écailles et surtout de nageoires, il est capable d'avancer, dans la direction de son choix, si nécessaire à contre-courant. Un nageur est maître de son destin. Voilà l'idée.

Tout jeune, Alfred est de ces enfants qui ont peur de

l'eau. Celui qui appréhende de marcher ne risque que de retomber sur ses fesses ; celui qui ne sait pas nager risque de se noyer. Ce pourrait être une légende, et l'on sait que, lorsque la légende est plus belle que la réalité, il est préférable d'imprimer la légende. À ceci près que lui-même reconnaît avoir souffert tout jeune de cette épouvantable peur, et que son frère Robert, qui n'est pas du genre à en rajouter, le confirme. Il atteste que dans leur enfance, Alfred est farouchement réticent à nager, ou même à se baigner, quitte à passer pour une exception dans une région où cela paraît naturel. Il guérit de cette phobie à treize ans chez les scouts, le jour où, après une partie de football, ses camarades cachent ses chaussures dans un abîme au fond d'un oued ; entre la raclée annoncée de son grand-père s'il rentre à la maison en chaussettes et la peur de se noyer, il n'hésite pas, plonge à maintes reprises une demi-heure durant et ne rapporte chez lui qu'un soulier sur deux, ce qui ne lui épargne pas une pleine correction. Mais il sait désormais que l'on peut immerger sa tête et survivre à cette épreuve.

Jusqu'à ce qu'un jour des camarades l'emmènent assister à un championnat de natation au fameux bassin Aïn Sidi M'Cid, « la » piscine de Constantine enclavée au fond des gorges du Rhummel depuis son inauguration en juin 1872. Quand on pense que cette petite cité en compte trois alors que nombre de grandes villes de la métropole n'en ont aucune. Il n'y a pas assez de piscines en France. Sans une volonté politique on n'y arrivera pas. Justement, ça vient. Une grande ville portuaire comme Le Havre en est dépourvue alors qu'Andernos-les-Bains, commune de quelque deux mille habitants perdue à la pointe orien-

tale du bassin d'Arcachon, peut s'enorgueillir d'un bassin d'eau douce à vingt et un degrés long de cinquante mètres et large de douze mètres, alimenté par un puits artésien...

Deux nageurs, qui font leur service militaire dans le Constantinois, y suscitent l'admiration pour leurs performances. De quoi donner envie à l'adolescent de vraiment se jeter à l'eau lui aussi dans le but de se mesurer aux autres. Gabriel Menut, son premier entraîneur à la Jeunesse nautique constantinoise, l'initie et le guérit à jamais de ses inhibitions. Dès lors, nager, ce n'est plus seulement se baigner. D'emblée, il montre de vraies dispositions ; très tôt, il brille ; très vite, il impressionne par la facilité avec laquelle il se meut dans l'eau. Pourtant, il a l'esprit ailleurs, du côté de sports où l'on s'amuse vraiment, comme le tennis où il se débrouille bien quoique gaucher, ou le water-polo, le plus ludique qui soit. En quittant le club, son entraîneur lui confie une manière de testament : une sorte de manuel de sa main pour s'entraîner seul. La meilleure et la pire des choses car elle fige pour longtemps ses défauts plus encore que ses qualités. Paule Elbaze, sa meilleure amie depuis leur prime jeunesse, avec qui il s'entraîne au coude à coude, le lui fait remarquer mais c'est presque trop tard. Le président Toubiana et le directeur sportif Cohen repèrent déjà un je-ne-sais-quoi en lui. Non pas un grand nageur, car on peut se demander s'il n'a pas en tête d'inventer un nouveau style, la nage foutraque, tant il fait feu de tout bois une fois lancé dans le bassin. Plutôt quelque chose en lui de modeste et d'invincible. Comme un impalpable mélange d'insouciance venue de l'enfance et d'assurance ancrée dans une maturité naissante.

Un homme, c'est sa ville. Celle qui le fait de sa naissance à sa maturité. Sa ville le constitue en gravant à jamais sa topographie dans son imaginaire. En inscrivant pour toujours ses bruits, ses parfums, ses odeurs dans son inconscient. On est constantinois à vie par-delà les exils. La ville, c'est le premier maître. Celui auquel on doit d'être devenu ce que l'on est.

Au cœur de cette ville, une communauté ; au sein de cette communauté, une famille. Les Nakache. Un foyer recomposé. Après le décès prématuré de sa femme, Julie née Ammar, d'une sinusite purulente, David, le père, épouse sa sœur, Rose, en se conformant à une coutume juive. Les onze enfants, cinq garçons et six filles, sont de deux lits. Alfred, Fredj, de son second prénom signifiant « soulagement, consolation » en judéo-arabe, voit le jour en 1915 ; il est le deuxième de la fratrie. Son école s'appelle Diderot, le fronton de son lycée honore la mémoire du duc d'Aumale, la France est partout en Algérie. Les établissements scolaires sont le lieu exclusif de l'instruction publique ; l'éducation, elle, relève encore de la famille (bientôt, un gouvernement à Paris aura la funeste idée de réunir les deux au sein d'un ministère et ce sera le début des problèmes, mais là n'est pas la question). Audelors, domaine de la religion publique, les Nakache sont patriotes et républicains ; le père, un notable respecté par ses coreligionnaires car il a obtenu un certificat d'études supérieures, est un modéré proche des idées défendues par le parti radical-socialiste ; caissier principal du Crédit municipal, surnommé Moul' l'banka (« le patron de la banque ») par les clients, il est chargé du mont-de-piété ; son propre père était représentant de commerce en cuivre.

Nakache avec un *k* comme à Constantine car « Nacache » est tunisien et « Nacache » chrétien libanais. Un patronyme dérivé de l'arabe *naqqâsh* qui signifie « sculpteur » ou « graveur ».

À la maison, royaume de la religion privée, on ne respecte pas seulement les dix commandements et quelques autres ; on se veut des Juifs éclairés, fidèles aux traditions et à la pratique religieuse sans les rigueurs de l'orthodoxie, avant tout guidés par un principe : quand on a reçu, il faut célébrer pour mieux transmettre. Ainsi une chaîne multiséculaire ne se rompt pas de génération en génération. Avec des valeurs aussi fortes et si naturellement ancrées dans une famille, la route est si bien tracée que nul ne songe à sortir de l'arbre généalogique. Le Livre en est le pilier. Quant aux livres, ils ne sont pas prioritaires, surtout si l'on garde à l'esprit ce que même un Albert Camus dira de la culture pied-noire : un grand vide parfumé à l'anisette.

La ligne est claire et ce n'est pas une ligne de fuite. Les familles juives ont la conviction d'être à Constantine depuis la nuit des temps. On y naît, on y vit, on y meurt et on ne soupçonne pas qu'il puisse jamais en être autrement.

On peut dire d'une ville qu'elle est invraisemblable. Il suffit de l'imaginer construite sur un gouffre. Un encouragement au suicide, non ? Un puissant désir d'horizon compense cet abîme. C'est peut-être la raison pour laquelle Constantine, capitale du Constantinois, l'un des trois départements de l'Algérie française au début du *xx^e* siècle, passe pour invraisemblable. Pas seulement : une ville improbable aussi tant l'Histoire l'a disloquée à maintes reprises géologiquement et politiquement, aussi

improbable qu'un récit auquel on se refuse de croire tant il paraît extravagant. L'Histoire, c'est le mot poli pour ne pas dire : les envahisseurs. L'Histoire avec sa grande hache. Une ville comme une citadelle, construite sur des rochers et reliée par des ponts et des passerelles suspendues au-dessus du vide à quelque 650 mètres d'altitude. D'ailleurs on l'appelle la ville des ponts, cette étrange cité perchée sur un immense piton et entourée de précipices. On comprend que sa dimension fantastique ait tant impressionné les écrivains de passage ; Alexandre Dumas l'a même rapprochée de Laputa, l'île volante dans les *Voyages de Gulliver*, le roman de Swift, c'est dire. Constantine donne le vertige. Le saut de la mort s'achève dans les gorges du Rhummel.

Durant l'adolescence d'Alfred, la ville compte près de dix mille Juifs dans ses murs. On dit, non sans fierté, que leur présence y est attestée depuis l'exil de Babylone. Soit avant les Arabo-Musulmans, et les Romains même qui avaient baptisé la cité Cirta. Avec les Berbères, ce sont les plus anciens habitants, tant et si bien qu'ils se sont mélangés jusqu'à ne faire qu'un : des Berbères judaïsés. On dénombre une vingtaine de synagogues appartenant à des familles qui se les sont transmises. Le samedi, jour de repos institué par le chabbat, on les voit en sortir après la prière pour aller prendre l'apéritif chez les uns et les autres. Des kémias à base d'olives piquantes, pistaches, amandes grillées, œufs et anchois pour calmer les effets de l'anisette. Plus tard en fin de journée, ce sera le moment du créponné, sorte de sorbet au citron, des artichauts violets, des asperges ou des petites courgettes. Les amis, la famille, c'est tout un. Une grande proximité. Les

femmes restent souvent entre elles, qu'elles parlent ou qu'elles dansent. L'armée française a édifié ses casernes là-haut dans la casbah. Le reste se divise en quartiers vers l'est : au sud les musulmans, au nord, le long des ravins du Rhummel, les Juifs, et ailleurs les Européens.

Ici, le quartier juif est surnommé non sans mépris Kaa chahara. Ou « le cul de la ville ». Tous les Juifs n'y vivent pas, n'exagérons rien, mais seuls les Juifs y habitent par instinct grégaire autant que par commodité, souvent les plus modestes. Quoi de plus naturel que de s'assembler quand on se ressemble, surtout lorsqu'il faut aller à pied à la synagogue, à la boucherie, à l'école. À Constantine, le judaïsme ne se vit pas seulement dans les maisons et les lieux de prière : on vit beaucoup dans la rue bien que, sur ce drôle de rocher, toute circulation soit rendue difficile par l'étroitesse des artères. Une vieille histoire. Cela dit la maison est plus importante que la synagogue. C'est là que tout se passe sous le règne des femmes, comme en écho assourdi aux pratiques clandestines qu'avait provoquées l'Inquisition espagnole au Moyen Âge, celles d'un cryptojudaïsme à l'abri des regards. Dans les maisons, le samedi soir on reçoit les familles alentour pour des veillées dans le patio autour des beignets. Élégies et lamentations, supplications et repentances, chants et prières s'élèvent dans la nuit constantinoise.

Ce n'est pas vraiment un ghetto puisque le passage y est libre. On n'y trouve pas de portes qui enferment et protègent. Mais c'est leur quartier, celui des plus pauvres, les autres ayant migré tout autour en s'embourgeoisant à la française grâce au décret Crémieux. Autrefois des

indigènes israélites, pour la plupart des Berbères judaïsés depuis des siècles, ou des descendants de Séfarades chassés d'Espagne par le « décret de l'Alhambra », édit signé des Rois Catholiques en 1492, mais ils sont minoritaires dans cette partie de l'Afrique du Nord. Le statut de dhimmi leur était appliqué, aux juifs comme aux chrétiens, les deux étant tenus pour des « gens du Livre » dans toute terre d'Is-lam. Un statut qui les humiliait car il les discriminait mais, dans le même temps, les protégeait des bouffées de violence de la population : ils ne jouissaient pas des mêmes droits que les musulmans, n'avaient pas le droit de porter les mêmes vêtements qu'eux, certaines couleurs leur demeurant interdites, devaient descendre du trottoir lorsqu'ils croisaient un musulman pour lui laisser la place...

La dhimmitude, on n'en parle jamais. Un philosophe s'est déjà penché sur la question : ce dont on ne peut parler, il faut le taire. N'empêche, un tel silence sur ce qui fait ombrage à une coexistence que l'on veut croire exemplaire impressionne. C'est que l'âme de la ville est profondément juive et musulmane. La musique y est, comme la cuisine, ce qui les relie mieux que tout. Forcément, une ville de ponts et de passerelles... Sauf qu'une métaphore, si bienvenue et si évidente soit-elle, ne suffit pas. Le lien a été sérieusement écorné par l'enthousiasme général avec lequel les Juifs d'Algérie ont accueilli la nouvelle du décret Crémieux, voté en 1870 et appliqué un an après. Désormais, c'était à la République française de les protéger. Les israélites d'Algérie, enracinés sur cette terre depuis des siècles, sont tous devenus citoyens français. Avec les mêmes droits et les mêmes devoirs que les Français installés là depuis la conquête de l'Algérie.

Mais à Constantine, la francisation fut plus lente à s'imposer. Dans la plupart des foyers juifs, on parla encore longtemps l'arabe à la maison. La langue résiste. Chez les Nakache, on parle français à la maison et arabe lorsqu'on ne veut pas être compris non des enfants mais des petits-enfants ; l'éducation est très juive à l'intérieur et très française à l'extérieur. De toutes les grandes villes d'Algérie, Constantine est l'une des moins francisées.

Ce privilège dont on les a exclus n'a pas plu aux autres indigènes. Ils étaient frustrés de ne pouvoir accéder eux aussi à la fonction publique et devenir agents des impôts ou instituteurs. Du coup, à leur tour, les musulmans se sont sentis déclassés.

Dans ce quartier en contrebas de la casbah, souvent les gens sont pauvres mais ne le savent pas. La générosité et l'hospitalité sont égales à celles des bourgeois. Comme quoi ce n'est pas une question de moyens mais d'éducation, de valeurs et de transmission. Les juifs de Constantine se considèrent comme plus religieux que les autres d'Afrique du Nord, et meilleurs cuisiniers. Les autres les tiennent pour archaïques, intolérants, renfermés, insaisissables, montagnards, difficiles d'accès, comme la ville. Ce qui expliquerait que les mariages mixtes y soient si rares. N'empêche, même s'il y a de nombreux artisans parmi eux, pour la plupart tailleurs, orfèvres, bijoutiers ou cordonniers comme en témoigne l'intense activité qui règne rue Vieux, rue de France, rue Caraman, rue Damrémont, et rue Thiers où vit la famille Nakache, des artères toujours trop étroites pour la population qui s'y presse entre la place Négrier et la place de la Brèche, ils s'imposent dans le commerce des tissus, concentré dans

la rue Antoine-Zévaco, et plus encore dans celui des grains. Ne dit-on pas qu'ils ont fait de leur ville le premier centre minotier du pays ?

Dans les conversations à la maison, au bistro, dans la rue, le sport tient son rang chez les Nakache. Souvent les héros sont des sportifs de haut niveau. De ceux qui pulvérisent les records. Les récits des Jeux olympiques tels que les journaux et la TSF les rapportent font rêver. Et plus encore lorsque les athlètes sont du coin. *L'Écho des sports du département de Constantine* ne laisse pas passer de telles occasions. Le marathonien Boughéra El Ouafi s'entraîne peut-être en métropole au Club olympique de Billancourt – il travaille comme décolleur aux usines Renault –, n'empêche qu'il a été sélectionné pour les Jeux de Paris en 1924 et a remporté la médaille d'or à ceux d'Amsterdam quatre ans plus tard, alors ici, à Constantine, on n'oublie pas qu'il est d'abord natif de Ould-Djleb, non loin. C'est un modèle à admirer, mais aussi un destin à méditer : pour s'être laissé séduire par les sirènes américaines, il est parti là-bas participer à des spectacles sportifs plutôt bien payés, ce qui lui a fait perdre son noble statut d'amateur. Un faux pas suffisant pour se faire radier par la Fédération d'athlétisme.

Plus encore, Alfred peut rêver au récit glorieux des nageurs juifs qui ont raflé trois médailles d'or aux premiers Jeux olympiques modernes, ceux d'Athènes en 1896. Le Hongrois Hajós en a gagné deux à lui seul. Les épreuves avaient lieu dans la baie de Zea, non loin du Pirée, en avril quand l'eau est froide, à une époque où la nage libre l'est *stricto sensu*, aucune spécialité n'étant

homologuée ; les autres nageurs juifs s'appelaient Neumann et Herschmann ; et au deuxième Congrès sioniste, Theodor Herzl ne s'était pas privé de tirer argument de leurs exploits pour ressusciter l'énergie juive que l'on croyait disparue à jamais après des siècles de persécutions et d'humiliations, à baisser la tête et raser les murs. En plus Hajós s'appelle Alfred et il n'en faut pas davantage à l'adolescent pour qu'il s'identifie à un tel héros. Mais si sa victoire a un autre parfum que celle des autres sportifs, c'est aussi que l'eau est un élément moins naturel, plus étranger à l'homme que l'air et le vent ; la conquérir requiert un plus grand mérite.

S'il y a une leçon à méditer de l'enseignement des Anciens, c'est bien celle-ci : l'éducation d'un homme n'est pas complète s'il ne sait pas nager. Alfred sait nager désormais ; du moins croit-il savoir. Pour l'heure il nage faux, dans tous les sens, sans ligne de conduite. Forcément, quand on le fait à l'instinct. Il prend goût à la force de réveil de la fraîcheur de l'eau. Il ignore encore que dans les rêves des nageurs, l'eau devient l'héroïne de la douceur et de la pureté. Lui reste à découvrir une technique, une discipline, un effort sur soi. Quand on pense que certains nageurs maniaques consacrent du temps à vérifier le caractère parfaitement droit des lignes d'eau...

Son style, si l'on peut dire, est tout sauf gracieux, élégant, délié. Il compense par la puissance de ses bras et de ses cuisses. Tout en force dans un grand chaos de gestes et de mouvements à une époque où l'on se doit d'admirer la glisse des nageurs, leur amplitude et leur souplesse. Leur côté poisson. Lui se singularise déjà par une nage que l'on dirait instinctive et, plus encore, primitive.

Quelque chose d'indéniablement précoce et de spectaculaire à son âge, seize ans à peine. Le voilà sélectionné pour le championnat d'Afrique du Nord à l'occasion des fêtes de Noël. Sa première compétition. Un échec qui provoque des rires chez les spectateurs et la déception parmi les amis et la famille groupés dans les tribunes. Il y en a toujours pour ricaner dans le sabir local mâtiné de calembours : « Nakache *bono* ! » Pas bon du tout. Il faut dire que, emporté par son élan, il a fini sa course dans le couloir d'à côté ; or, si l'on peut prendre des libertés avec le style, et certains ne s'en privent pas puisqu'on a même vu Charles Devendeville gagner sa médaille olympique aux Jeux de Paris en 1900 en nageant une soixantaine de mètres sous l'eau, on ne change pas de ligne en cours de route. Rien de plus ordonné qu'un couloir de nage. Seul un anarchiste peut rêver d'installer le chaos dans cette merveille de la géométrie. Eût-il voulu exécuter une figure libre dans un exercice imposé qu'il ne s'y serait pas pris autrement. Le verdict est sans appel : disqualifié. La fête est gâchée. Du moins la sienne car ses débuts dans sa propre ville étaient attendus. Le sport de haut niveau, ça s'apprend. Sa revanche, il la prend en mer. Un 400 mètres au départ de la baie de Philippeville, à une soixantaine de kilomètres de chez lui, à partir d'une de ses plus belles plages, Stora, Jeanne d'Arc ou Miramar, l'un de ces lieux dont le nom fleure bon la France en Algérie. Tant de grands nageurs ne nageront jamais en mer. La peur de ne pas pouvoir maîtriser. L'impossibilité de tout cadrer. L'absence de repères. Le monde inconnu qui grouille dessous. Pas de quoi effrayer Alfred. Il s'élance, se jette et fend l'eau. La vic-

PIERRE ASSOULINE

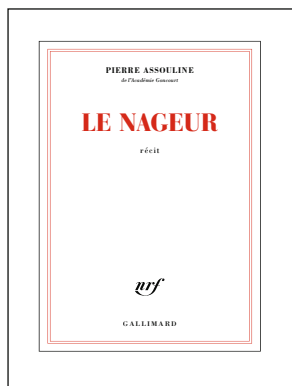
Le Nageur

Jusqu'où un homme ayant affronté le mal absolu peut-il aller pour ne pas s'effondrer, surmonter sa souffrance et se projeter à nouveau vers l'avenir ? *Le Nageur* retrace le destin exceptionnel d'Alfred Nakache.

Né à Constantine, tôt devenu champion de France et d'Europe avant d'être sacré recordman du monde, ce sportif de haut niveau fut sélectionné pour représenter la France aux Jeux olympiques de Berlin en 1936 puis à ceux de Londres en 1948 ; mais entre les deux il connut l'épreuve suprême d'une vie. Dénoncé par un rival comme juif et comme résistant à la Gestapo toulousaine, il fut déporté avec sa jeune femme, Paule, et leur petite Annie. D'Auschwitz à Buchenwald en passant par la marche de la mort, il survécut grâce à une volonté et une constitution athlétique hors du commun. Mais à quel prix ?

Offrant une époustouflante traversée du siècle, *Le Nageur* est le récit d'une existence tendue vers un but : l'excellence et le dépassement de soi. Et surtout, en toutes circonstances, tenir, se tenir, résister. Une leçon de vie.

Romancier, biographe et journaliste, Pierre Assouline est membre de l'Académie Goncourt.



Le Nageur
Pierre Assouline

Cette édition électronique du livre
Le Nageur de Pierre Assouline
a été réalisée le 8 mars 2023 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072985393 - Numéro d'édition : 441429).
Code produit : U45065 - ISBN : 9782072985409.
Numéro d'édition : 441430.